
Le noir est un homme

Author(s): G. BALANDIER

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 31-36

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346676>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

Le noir est un homme

par G. BALANDIER

Variation dans les mots, variation dans les pensées et les attitudes. Tantôt ceux-là traduisent brutalement celles-ci, tantôt leur servent de façade, d'hypocrite raison sociale. L'homme européen a tout d'abord parlé avec curiosité et mépris des sauvages. Qu'ils soient noirs, jaunes ou rouges. Tout au plus s'attendrissait-il sur le bon sauvage, personnage né de sa sentimentalité sur lequel il plaquait quelque couleur exotique, ou personnage qu'il construisait d'après les récits extraordinaires des voyageurs. Puis la valeur exotique étant en hausse, il fallut accroître le pourcentage d'étrangeté, d'extravagance. Les faiseurs de tours sortirent de leur chapeau le nègre anthropophage, homme nu, magicien redoutable avec son matériel d'os, de sculptures, de produits terrifiants, la femme à plateaux, etc. Les grandes nations, je veux nommer les impériales, organisèrent des expositions dites coloniales, sortes de grandes parades qui complétaient l'éducation donnée par les écrits (il n'y a pas d'autre mot, hélas !) d'aventures ou les niaiseries des vénérables ligues coloniales. On venait à ces montres comme à la ménagerie. Les services officiels faisaient la retape pour la promenade romantique : engagez-vous, rengagez-vous dans les troupes coloniales. Le noir était une bête curieuse. Si vous allez en Afrique, vous verrez des nègres, des singes et des panthères ; ça ne prétendait être rien de plus que l'inventaire de la faune. Il y a, dans cette série des phénomènes de la nature le noir, tel que le monde occidental a cru l'acclimater, celui qui se produit dans les jazz, dans-cings et music-halls. Un amuseur. On lui concède d'être né pour le rythme, la bonne diablerie et l'érotisme à sensations nouvelles. On en joue comme d'un clown, d'un ballon, d'un fou de cour. J'oubiais, on le retrouve aussi sous les chamarrures du garçon d'hôtel ou du tirailleur. Ornement de palace ou figure de défilé aux jours de fêtes vénérables, il est toujours élément de spectacle. Alors, on ne le prend pas au sérieux, comme on ne prend pas au sérieux les personnages de théâtre ou les fantômes des fictions.

PRESENCE AFRICAINE

Il est de bon ton de définir la colonisation comme un rapport de civilisations. Pratiquement, cela se traduit par des rapports d'homme à homme. Ceux-là qui vivent en contact avec le noir, les coloniaux, le connaissent-ils mieux ? Quelle image en donnent-ils dans leurs leçons préliminaires, à nous, les nouveaux arrivants ? A entendre parler la plupart, nous avons l'impression qu'ils parlent d'un objet, d'objets ; ceux qu'ils ont charge de gérer comme des magasiniers de caserne ou ceux qui leur servent d'outil. Un objet d'une nature spéciale, un peu dangereux, comme un ressort qui sert le but, mais qui risque aussi de vous sauter à la figure. Ils ont un mot pour le désigner, cet objet : *bougnoul*. Et, la logique grammaticale aidant, par suffixes ou préfixes, se constitue une famille de mots : *probougnoul*, *antibougnol*, *être bougnoulisé*. Aussi, pour parler d'un noir qui, après avoir goûté les délices de nos mœurs, s'estre élevé à nos subtilités intellectuelles, retombe dans l'ornière de ses traditions, le verbe *se rebougnouliser*. Mais le langage a ses modes et tous les mots commencent à faire désuet ; celui-là s'épure, ceux-ci perdent leur rude franchise. Il fallut aussi un vocable pour nommer ces créations nouvelles, fruits de nos louables et sincères efforts d'enseignement, les élèves de nos écoles de colonie, petites ou grandes. Celui d'évolué fut choisi. Il a un ton très darwinien, fait songer à la lente amélioration des espèces, place un autre échelon intermédiaire le long de la généalogie qui va des grandes anthropoïdes à l'homme blanc. Chacun à sa place. Un mien ami, créateur d'expressions, lui préférait celui « d'amélioré ». Il est à lancer s'il reste encore quelque souci de sincère conséquence.

Tout ce vocabulaire né des passions, de l'aveuglement naturel à tout homme fut complété par celui né des cogitations scientifiques et des subtilités politiques. Un philosophe, célèbre il y a quelques années, mit en cours une terminologie nouvelle, parla de *primitifs* et de mentalité primitive. Honnêtement, il en réduisait l'acception, la délimitait, il rabattait même tout orgueil excessif en montrant ce qu'il restait encore en nous de cette mentalité, des reliquats semés comme des buttes-témoins. C'est l'usage vulgaire qui a gonflé l'expression, l'étendant à tous ceux qui n'ont point la couleur de peau, les techniques et les modes de pensée et réactions auxquels est habitué l'Occident. On disait *primitifs*, c'était plus scientifique et plus décent que *sauvages* ou *nègres*. Les hommes politiques, imités par leurs fidèles serviteurs, biffèrent d'un coup toutes ces belles acquisitions du langage. Il n'y eut plus ni sauvages, ni nègres, ni bougnouls, ni primitifs, mais bel et bien, du jour au lendemain, ni vu, ni connu, des Africains et des

LE NOIR EST UN HOMME

citoyens. Merveille de la compréhension et de la bonne volonté réciproques. La pudeur devenant pudibonderie, il fallut rejeter les mots de nègre et nègrerie que les noirs n'hésitent pas à employer entre eux.

Au fond, toutes ces variations du langage avec hésitations, retours, scrupules ou hypocrisies montrent l'incertitude devant ce qu'est le noir, la méfiance à le classer parmi les hommes « comme nous ». Elles sont amplement suffisantes pour expliquer l'incohérence des réactions. Telle de mes vieilles voisines de campagne, femme bien élevée qui avait pleuré en lisant, au moment de la grande vogue, le roman fondant de Mme Beecher Stowe, pâlissait de frayeur en voyant un soldat noir américain. On les disait tellement capables de vols, de viols, mais oui, ayant même de l'appétit pour de très vieilles vertus.

Tout de même, les temps sont venus où l'on ne se contente plus du décor de carton-pâte devant lequel il était si facile de jouer les scènes de la vie coloniale. On cherche à voir plus loin que les tirailleurs du poste et les chefs de canton ; à voir la commune pâte, le menu peuple. Je connais, parmi mes amis administrateurs, des gens consciencieux et honnêtes qui veulent connaître et comprendre les hommes de qui ils ont la responsabilité, parler leur langue, traiter avec eux d'homme à homme. Ils savent bien que que le gouvernement n'est pas chose mécanique, qu'il y faut plus de souplesse et d'élévation morale que pour diriger un commerce d'épicerie en gros. Ils savent surtout que les hommes ne marchent pas uniquement à coups de pied dans le cul et à coups de ruse.

Etait-il difficile de voir d'abord, de comprendre — et qui sait ? d'estimer — ensuite ? Il suffisait simplement, tel un vénérable patriarche, de prendre un bâton de marche et d'aller le long des chemins. Ça ne suppose rien de plus que bonnes jambes et bonne volonté. J'ai voulu le faire. Et j'ai rencontré des noirs qui, comme moi, aiment la route et flâner ou se déplacent pour leurs petites affaires ou pour les visites aux parents et amis. Ils chantonnent en rythmant leur marche ou vont avec solennité, selon leur âge, leur humeur. Aux abords des villages, le matin, j'ai vu les femmes aller à l'eau pour les besognes du jour, commérer et plaisanter auprès des puits, aviver les querelles et rancœurs laissées hier au tomber de la nuit ; les hommes aller aux champs, l'outil sur l'épaule, se saluant mutuellement avec cérémonial en appelant la paix et la bénédiction de Dieu, puis bavarder des récoltes ou des derniers potins. Et je pensais que si un daltonisme de forme spéciale me faisait perdre le sens du noir, je serais, sur le coup, désorienté et ébaubi de me trouver en Afrique.

PRESENCE AFRICaine

Les hasards de ma profession m'ont appelé à vivre plusieurs jours ou plusieurs semaines, dans les villages à l'écart des grands centres. Les premiers temps étaient tout d'attente et d'épreuve, nous nous jaugions, le village et moi. J'étais le blanc, le *toubab*, un commandant, un homme que l'on salue et respecte parce que c'est dans l'ordre, parce qu'il faut éviter les histoires. Le village m'était fermé, je ne voyais jouer que ses mécanismes les plus apparents, comme un profane devant une machine. Il suffisait qu'un soir j'invitasse les notables pour qu'une fente soit faite où je pourrais glisser l'œil ou, qu'au hasard d'une marche, je puisse soigner un malade bénin — et que ma médecine réussît — pour que les relations devinssent plus simples. Alors je n'étais plus un *toubab*, être craint et sacré, mais l'étranger à qui l'on accorde la franche hospitalité. Les maisons s'ouvraient, j'étais invité aux repas ou aux veillées. Je tenais le village, le voyais tout entier, comme ouvert pour moi, le comprenais et souvent l'aimais. Mais à part les jours des grandes fêtes, des grandes cérémonies, tout me paraissait familier. Elle n'est pas difficile à crever la coque de l'exotisme. Le rythme des jours est semblable à celui que connaît nos campagnes, avec cette différence qu'on y travaille beaucoup moins. Mais le travail est-il une caractéristique de l'homme ? Le soleil, par ses mouvements, règle les actes toujours répétés et toujours semblables, quelles que soient les latitudes : cultiver les champs, ou pêcher, manger, flâner en écoutant ou contant des histoires, faire l'amour. Des êtres meurent, des êtres disparaissent ; les anciennes religions s'écroulent, de nouvelles servent à encadrer les jours de l'homme. Les mâles sont musulmans, les femmes conservent les recettes anciennes, comme chez nous elles détiennent le secret des simples ou les reliquats de magie que l'Eglise nomme superstitions. Il y a les querelles de quartier, de village. Le paysan, né, formé à l'intérieur de cette civilisation occidentale que nous jugeons seule matrice d'hommes, vit-il d'autre chose ?

Nous avons un peu trop tendance, comme cet érudit maure de qui j'eus l'occasion d'apprécier la grande et claire intelligence, à penser que la couleur de notre peau est un blason et à dire : « Les noirs ne sont que des bêtes. » Voire ! J'ai déjà dit leur sens de l'hospitalité ; c'est un signe qui ne trompe pas. Ne donne-t-on pas, dans nos lycées et collèges, le sentiment de cette obligation comme une grande caractéristique des civilisations antiques ? Il est dit, avec beaucoup de désinvolture, que les noirs n'ont pas de sentiments, vous savez, ces bons sentiments de la Bibliothèque rose. Ma foi, j'ai vu là, tout comme chez nous, des mères torcher

LE NOIR EST UN HOMME

leur enfant, l'épouiller, le parer et le contempler avec orgueil ; des inséparables sachant les douceurs et les exigences de l'amitié ; des couples qui, après le repas du soir, « causent », puis vont faire sous les baobabs ce qui, en pays civilisé, se fait dans les granges à foin ou en quelque endroit confortable, puis se marient. Là, comme l'aiment nos traditionnalistes, les anciens sont respectés et puissants. A ce propos, les techniciens parlent de gérontocratie. Je crois bien que nous ne manquons pas de gérontes qui réclament leur dû. Il paraît que, chez ces gens-là, les noirs, on ne pleure pas longtemps les défunt. C'est tout simplement que chacun est parfaitement renseigné sur le sort du disparu et surtout que la mort n'est pas cet inépuisable panier à mystères des philosophes et moralistes. On naît, on est circoncis, marié, et puis on meurt, c'est un fait divers comme les autres ; rien de plus. Pour les amateurs de détails touchants, je donnerai cette anecdote personnelle : Durant quelques jours, la fièvre m'obligea à rester alité, je ne pus prendre mes repas où j'étais accoutumé de le faire. A mon retour, le serveur noir m'accueillit en s'inquiétant de ma santé, puis, rassuré, ajouta gravement : « Dieu merci ! » C'était solennel, sincère et, je l'avoue, émouvant. Il n'est nullement dans mon intention de faire un panégyrique partial et naïf des noirs. Il y a parmi eux, comme parmi nous, des bons et des méchants, des cupides et des généreux, des sincères et des rusés, des adultères et des fidèles, des brutes et des sensibles ; ils n'échappent pas à la condition d'homme, ni ange ni bête, selon la vieille formule galvaudée.

Peut-être plus que les bons sentiments, c'est l'intelligence qui leur est contestée. Des hommes cultivés s'étonnent qu'ils aient un langage codifié et, en certain cas, une écriture, qu'ils aient des habitations judicieusement adoptées, qu'ils aient un *corpus* de droits et d'obligations bien définis. C'est tout juste s'ils ne considèrent pas comme une légende l'existence des professeurs, romanciers et poètes, médecins de race noire. Comment oser s'avouer, sans abdiquer sa dignité, que ces êtres « à peau colorée et à crâne épais » (je cite) peuvent arriver à vous égaler ou à vous surpasser ? Je vous le demande. Là où le triomphe s'avère facile, c'est dans le domaine des techniques ; il paraît que les noirs n'arriveront jamais à produire des ingénieurs, des inventeurs, des créateurs ou conducteurs de machines. Quel scandale, vivre en dehors du machinisme ! Comme je comprends cette noble indignation devant ce qui peut encore rester de sagesse en ce coin du monde. Il me prend quelquefois envie de voir disparaître tous ces noirs, chauffeurs de taxi ou mécaniciens de locomotives trop bien adap-

PRESENCE AFRICAINE

tés. Une dame du beau monde avait, parmi d'autres, cet aphorisme: « Qui dit nègre dit bêtise. » Vraiment ? J'avoue que, souvent, devant les « pauvres blancs » qui sont venus ici étaler les morves que l'Europe mouchait à tous coups, je savais très bien où était le camp de la bêtise, de la goujaterie et des crânes durs.

Nous qui cherchons des moyens de salut, des possibilités de rafistolier nos mœurs et coutumes, nous pourrions peut-être emprunter aux Africains leur sens du désintéressé, du gratuit ? Une femme sait poser sa calebasse ou son pilon, parce qu'il lui plaît de chanter et de danser à cet instant même, parce que c'est là le bonheur qu'elle peut prendre dans cette minute. Des hommes se hâtent de donner le dernier coup de houe ou de haler pour la dernière fois le filet, parce qu'ils pensent qu'il est bien plus important d'aller s'étendre sous l'abri des hommes, *barraquer* dit notre langage imagé, de révasser ou de raconter des histoires. Tous ces gens savent que chaque minute n'a pas besoin d'être une minute qui paie, que l'expression « perdre son temps » n'a point de sens, n'existe que dans le langage des blancs. C'est peut-être cette sagesse qui explique leur optimisme inébranlable, leur sens de la joie et de la fête. Je n'ai jamais entendu un noir gémir en pensant que la vie n'est pas digne d'être vécue.

Un jour, ses yeux étant déciillés, il arrive que l'homme blanc s'aperçoive de ces réalités et s'écrie, tel ce vieux colonial au moment de son retour en France : « Je suis maintenant certain que les nègres sont tout de même des hommes. » Tout de même, et si tard ! N'exagérons rien, il a toujours existé des « coloniaux » qui n'ont pas attendu si longtemps pour faire cette découverte, tous ces bougnouphiles, faux-frères de l'Administration ou savants à tête trop légère. Puis il y eut la guerre et ses incidences, la nouvelle fournée des pioupious à chéchia. L'époque était aux frissons patriotiques : où t'en vas-tu, soldat de France ; où t'en vas-tu, petit soldat ? Soldat de France, il fallut tenir promesse. Du jour au lendemain, se rappelant que son action doit être universaliste et fraternelle et égalitaire, d'un seul coup de sa couronne de lauriers, l'homme politique transforma les *sales nègres* en citoyens, représentants, conseillers dans les grandes affaires d'Etat. Les vieux de nos provinces, certainement méfiants à l'excès, abusent des proverbes ; « trop poli pour être honnête », disent-ils souvent.

